

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et illustré

Rédaction et administration

A LYON

70, COURS DE LA LIBERTÉ, 70

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédaction et administration

A PARIS

3, RUE DE LA VILLENEUVE

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements	8 fr.	15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

AUX GONES DE LYON



Je sis t'y en colère ! je sis t'y en colère ! Cristi ! si je me rejoins dans quèque coin, je me flanque une secouée à moi tout seul que je m'en rappellerai ben, et se sera pain bénit.

Te croyai donc mon pauvre Guignol, que tes bafouilleries avoient ouvert les quinquets aux yonnais.

Ah ! oui, mes pauvres cadets, qu'en dites vous des elecductions ? ça fait y pas regret ; ces guerdins d'avanglés qu' s'étranglaient l'an darnier pour se n'arracher la fève y fait de collagne ensemble et font tout de zarias que ça ne m'en fait perdre la boule ; tous mes fils sont cassés et je sais pus comment les apondre.

Avé ça y z'ont ensorcillé la Madelon en l'y faisant a croire tout plein de mensonges, si b'en que nous autes qu'étiont si d'accord, ne nous vitrons tout de travers.

La Madelon a présent va à hue quand moi je veux tirer à diah, et même ce grand melachon de Gnafron qui s'est laissé entortiller aussi lui, et c'est vrai ! c'est pas b'en dificile, ça sait rien du tout ; n'y a qu'a lui montrer une bouteille, y voit ben ce que n'y a dedans, mais jamais ce que n'y a par darnier ; la boustifaille et pis rien aute. Ah grande bugne, va ! je t'attends quand tu ne sera pas gris ; te gueuleras que t'as été foutu dedans, t'appellera encore ton Chignol et pis ousqu'y sera ton Chignol... Allons v'lan, v'là t'y pas que je m'apitoie, à présent.

— Mais Chignol, puis qu'y m'ont dit qu'en faisant de collagne ensemble ça n'empêcherait les monarchistes d'être nommés.

Que t'es donc bugnasse mon pauvre Gnafron d'acroire que c'est pour ça qui t'ont embringué avé eusses, te te rappelle donc pu l'affaire du Grand-Thiâtre, les écoles, et le concours du laboratoire municipal où M. Gailleton n'a mieux aimé nommé le mimero deusses au mimero un, parce qu'il n'a dit qu'un concours ça doit être comme ça.

— Je dois te dire Chignol, mais je m'en repens oui va, qu'y m'ont dit comme ça, que si je votassai avé eusse, y me nommerai Maire II n'a la place de Dubois que sa femme veut plus que soye dans les n'aute habilités.

— J'avais ben vitré la femme là-dessous, mais je me disais, c'est pas possible que ce vieux panosse de Gnafron se laisse enbandé par de petit chassiss, vieille girouette va ?

— Te fâche pas, Chignol, y m'ont flanqué dedans avé leurs z'histoires de monarchistes, de rêve-

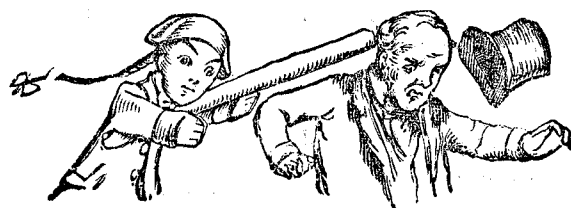
nants, mais au second toui, je va leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Y sera ben tant maintenant que t'a fait la brioche, qui t'ont fait avaler le gorgeon.

— C'était pas la peine que je te sigrolle le coquelichon, que je te tarabuste la comprenette, pour que te fourre ton pif ousque ça ne t'arregarde pas ; ça ne fait rien les gones, nous rirons ben encore un petit brin, je me n'en va à présent suivre pas à pas les cavets de l'Hôtel-de-Ville, le parmier que penche je l'arredresse avé ma trique.

Je vous mords le pif.

Guignol



LES ROIS RÉPUBLICAINS

M. CHÉRON (Armand)

Qui a connu l'homme-orchestre connaît le citoyen Chéron. C'est plus qu'un homme : c'est une encyclopédie vivante. Il n'a rien appris ; il n'ignore rien. Il serait de taille à dire à qui le confesserait : J'ai tout fait.

Les électeurs le ballottent : Chéron s'en moque. S'il n'est pas conseiller, il sera autre chose. Chéron, c'est Protée, il se transfigure à son gré.

Aucune existence ne fut mieux remplie : à sept ans et demi, Chéron était maître de poste. Il menait à quatre chevaux. Quand, debout sur la banquette, tenant fièrement les rênes de son quadriga percheron, les femmes le voyaient passer, émuës, elles disaient : « C'est le petit Armand qui conduit. »

Toute sa vie le citoyen Chéron a été, un peu, le petit Armand. A Bruxelles, on le retrouve maître de natation. Il fait la planche, il enseigne des coupes. Les dames lui sourient, en peignoir humide. Le triton bruxellois est l'idole des plus jolies naïades. Les sirènes ne veulent plonger dans l'onde cristalline qu'appuyées sur son bras velu. Ce n'est point, disent-elles, qu'il soit bien robuste, mais quelle grâce lascive ! quelle élégance dans les mouvements ! quelle pureté dans les inflexions du torse ! Et, le soir, le maître de natation était professeur de chausson à l'usage des frondeurs de la cité qu'illustre le manneken-pisse.

On le retrouve à Barcelone. Guzman — nous voulons dire Armand — ne connaît pas d'obstacle. Il joue une sérénade sous un balcon, au clair de lune ; dona Dolorès paraît. Et la délicieuse châtelaine, la châtelaine aux beaux yeux, qui était, jusqu'au bout des doigts, andalouse et comtesse, ouvre sa porte et son cœur à Chéron. Et se joue ainsi, sous l'œil impassible d'un châtelain jaloux, cette scène charmante renouvelée de l'Amour mouillé.

Puis la vie vagabonde le reprend. Le voilà sous le ciel bleu des Espagnes, courant les aventures et n'ayant d'autre gîte que « l'auberge du bon Dieu, qui fait toujours crédit ! » Ce n'est plus Chéron, c'est Zanetto, c'est le passant, ayant une guitare idéale pour tout bien.

L'ingénieur se retrouve — par hasard à Paris — par hasard n'est pas d'un ingénieur, c'est d'un ingénieur. Il est professeur d'escrime. Il étonne les célèbres : il boutonne les plus forts. Il avait profité de son voyage en Espagne pour en rapporter une lame de Tolède.

Mais Lyon l'attire. Un matin, il se leva et se frappa le front : « J'irai à Lyon, s'écria-t-il, et j'y ferai du bruit ! »

Il ne se trompait pas. Il y devint professeur de tambour. Echos de la Mulatière, avez-vous perdu le souvenir de ses flas et de ses ras bien battus.

Puis, le professorat pèse à ce prolétaire. Il veut boire à la coupe du peuple. Il veut connaître l'atmosphère de l'atelier, il veut respirer la poussière des outils. Il se fait ouvrier bronzier.

C'est là qu'il se bronza contre l'adversité. Ce fut sa dernière incarnation.

Maintenant, allez au musée Guimet — pendant qu'il est temps encore — comptez combien de fois se transforma Boudha et dites si Cakya-Mouni, dites si Whisnou peuvent suivre Chéron sans l'envier. Il est Pimpocan, il est Kicktakan, il est Bapou. C'est le brahme : prêtre et dieu.

Balsamo racontait à ses amis qu'il avait été blessé à Fontenoy, qu'il s'était battu à Bouvines et qu'il reçut le baptême au côté de Clovis. Cagliostro revit parmi nous. Des mathématiciens ont fait le calcul des années qu'a dû vivre un homme qui a été tant de choses : ils ont trouvé un total de cent trente-quatre ans. Et Chéron n'en a guère plus de cinquante. A-t-il fallu qu'il se dépêche ?

Chéron est mélancolique. Je sais son secret. Il avait un chien qu'il adorait : Guignol. On empoisonna Guignol. Et depuis, il est triste, il s'en va, le front baissé, morose, du pas boiteux d'un homme que le destin accable. C'est en vain que Joséphine lui prodigue les plus douces consolations. Joséphine se culotte pour lui, Joséphine répand sa fumée odoriférante, Joséphine ne peut consoler Calypso-Chéron du départ de Guignol-Ulysse.

Pourtant, il eut un jour d'orgueil. Les turcos lui avaient donné leurs voix ; il était le candidat de derrière les voûtes. Mais il avait plus promis que tenu. Il avait juré que lui, élu, la Guillotière serait repeinte à neuf. Promesse téméraire. Et c'est pourquoi Perrache n'a plus voulu de Chéron. Heureusement Saint-Georges était là. Mais Saint-Georges, même, lui conteste cette fois le beau titre de conseiller. Qui pourra jamais remplacer au conseil municipal le rédacteur entré dix fois et dix fois sorti du Progrès, ce vieillard qui ressemble à Guttemberg, lequel inventa l'imprimerie (là s'arrête la ressemblance, Chéron n'inventa rien — pas même le fil à couper le beurre), mais qu'il se présente celui qui pourra dire : J'ai été tour à tour maître de poste, maître nageur, maître de chausson, ingénieur, amoureux, professeur d'escrime, tambour-major, ouvrier bronzier, conseiller municipal, critique d'art et employé chez M. Delaroché.

OCTAVIO.

Y A PAS D'ENFANTS

Ma nièce, un enfant de cinq ans, blonde comme un épi d'or, avait assisté avec le plus grand intérêt aux couches de la chatte de la maison.

Quelques jours après sa mère, lui trouvant les yeux rouges, lui demanda pourquoi elle avait pleuré.

— Pourquoi, petite mère, parce que je suis bien inquiète, va !

— Qu'as-tu donc ?

— Je ne sais pas, mais ça me remue dans le ventre et j'entends comme des petits cris. Ecoute, ne le dis pas, je crois que je vais faire des petits chats.

CADET.

A NINON

*Oh ! pourquoi faut-il que la politique
Malgré le soleil, malgré le printemps,
Etende partout, sa loi despotique
Et voile de gris les cœurs de vingt ans ?*

*O siècle étouffant ! ô folle coutume !
Regarde plutôt, ma chère Ninon,
Le moindre ruban, de ton beau costume
Au parlementaire argot doit son nom.*

*Chapeau Rabagas, fichu Nihiliste,
Ceinture Louis Treize et guimpe de Cour.
Poignet Gambetta, plume Henriquinquiste
Jupe diplomate et nœud Pompadour !*

*L'amour voit ainsi, sa place occupée
Par la politique — ô trésor divin,
Gageons que demain, la fille trompée,
Dira j'ai reçu des baisers Mangin.*

*Cependant qu'au loin, les bois reverdissent,
Que le rossignol retrouve sa voix,
Que dans les buissons, les lilas fleurissent
Et que les ruisseaux chantent dans les bois ;*

*Que mai tout joyeux, redit la victoire
Du printemps chassant le fâcheux hiver
Et qu'il fait traîner le char de sa gloire
Par des papillons sur le gazon vert.*

*... Allons, viens Ninon ! allons Ninette !
A Roche-Cardon, où l'âme fleurit.
Sous les dômes verts, un chant de fauvette
Vaut mieux qu'un discours du pacha — Ferry.*

*Viens ! nous trouverons, un nid sous l'ombrage
Où nous bercerons nos cœurs de vingt ans.
Où nous retirons dans la même page
La grande nature et le gai printemps.*

*Oh ! n'hésite point ! au siècle où nous sommes
Il semble si doux, Ninon, de trouver
Un coin où l'on peut, loin du bruit des hommes,
Dire qu'on s'adore .. et se le prouver !*

FANTASIO.



L'excellent peintre Bonnet assistait à un déjeuner de noce.

— C'est drôle, dit quelqu'un à son oreille, le marié ne dessert les dents que pour manger !

Bonnet discrètement :

Les grandes douleurs sont muettes !

Le marquis de Khalinaux préside les asises :

— Accusé, pesez bien vos paroles. Quel est votre âge ?

— Quarante ans.

— Voyons, mon ami, vous vous mettez en contradiction avec vous même. Il y a six mois, lorsque l'on vous a arrêté, vous avez dit au juge d'instruction que vous aviez trente-neuf ans et demi.

On sait que le fameux capitaine Voyer joue actuellement du piano dans un bastingue de Carthage, pendant qu'une miss excentrique exécute au plafond des tours.

— Ce n'est plus le capitaine Voyer, a fait, hier, Barbe d'or, c'est le capitaine dévoyé.

Un mot de l'éventailiste Legrand.

— Tiens, Lina !... Ah ! ma pauvre chère, on dirait que tu es dans la dèche.

— Hélas !... une vraie purée.

— Que veux-tu, ma chère ? Il faut un peu de philosophie. Dans la vie, il y a des hauts et des bas.

— Des bas ! murmura Lina, j'en suis à ma dernière paire.

Pour copie conforme,

LE GONE.

Les Spectacles Sanglants

C'est ainsi que devant le public louche des premières, on a coupé le cou au nommé X... X..., c'est, si vous voulez, le client de M^e Laguerre. Qu'il ait un frère soldat ou une sœur autre chose, ça m'est indifférent. La famille n'a rien à voir dans le crime de l'un des siens. Chacun ses responsabilités. On le guillotine ? c'est la loi. Or la loi est bête. Lissagaray

le disait, il y a trois jours : « L'échafaud est bien grand pour un homme, il est trop petit pour une cause ! »

...

Ailleurs, on dira l'inutilité de ce supplice et son immoralité. L'un citera Beccaria, l'autre Alphonse Karr. La piqure venimeuse de la guêpe catholique servira d'argument comme le coup de massue, énergique, froid et sûr du philosophe. Mais en rétrécissant toutes les exécutions à cette seule exécution, on prend nos gouvernants en flagrant délit d'imbécillité.

Il n'y a pas quinze jours, une cuadrilla devant donner à l'Hippodrome un échantillon de son savoir faire. M. Frascuello, le ténor des tripiers au vent, avait promis son gracieux et sanguinaire concours. Les dames de la haute avaient des pamoisons à la seule pensée qu'elles allaient voir des chevaux éventrés et un taureau en pièces. Autrefois, les duchesses, qui passent des nuits affreuses quand leur chien favori a le moindre bobo quelque part, allaient voir pour se divertir les pendus de Montfaucon. M^{me} Catherine et sa cour firent une promenade sentimentale le 26 août 1572. Ces dames s'amuserent fort au charnier des Innocents, tout particulièrement pourvu de cadavres de huguenots.

Les Saint-Barthelémy ne sont point fréquentes. On n'a pas toujours occasion, comme en mai 1871, d'aller voir cet autre terrier de l'assassinat, le marquis de Gallifet, fusiller des vaincus. Cracher à la face des prisonniers, flanquer des coups d'ombrelles, — de ces ombrelles délicieuses qui sont des poèmes de satin — à des blessés, ça n'arrive qu'à de rares époques. Aussi la duchesse de Larochehoucauld et quelques autres honnêtes dames, avaient-elles pensé à une petite tuerie, en famille, à l'Hippodrome, histoire de se remettre le cœur, afadi par le sentimentalisme des opérettes modernes.

Le gouvernement de M. Grévy n'a pas voulu.

...

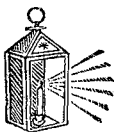
Et que nous apprend-on ? Qu'on vient de guillotiner Campi ! Nous ne comprenons plus. Comment ! on a peur de voir couler le sang d'un taureau, et l'on trouve très naturel de voir couler le sang d'un homme !

Le peuple français se refuse à accepter le spectacle barbare d'un Lagartijo plongeant son épée dans le crâne d'un animal, et il consent à voir M. de Paris trancher, avec un couteau mécanique, la tête d'un condamné ? Les parisiens qui ne consentent pas à voir « se teindre de sang l'arène d'un cirque, » sont tout disposés à piétiner dans le sang entre les pavés d'une rue.

Soyons logiques. Spectacle pour spectacle, celui de l'Hippodrome était moins écœurant que celui de la Roquette. Le taureau, en sortant du toril, est libre ; il s'avance en bondissant, furieux ; il va mourir, mais il va vendre chèrement sa peau. L'infâme est tragique. Mais, hier, ce qu'on a vu, c'était ignoble. La bête qui allait mourir : Campi, en sortant de sa cellule, était lié, garrotté. Sa colère se changeait en rugissements impuissants, le banderillero, c'était le prêtre, avec son bon Dieu ; le picador, c'était le juge, avec sa sentence, et Frascuello, c'était un nommé Deibler. Pas de lutte, pas d'essoufflement, pas de vengeance. Un corps jeté sur une planche, un couteau qui tombe : Flac ! et un homme en deux ; la tête d'un côté et le tronc de l'autre.

Et les gouvernants qui ont permis ce massacre, sont les sensitifs qui ont eu peur de laisser crever le ventre d'une rosse ou la poitrine d'un saltimbanque par un taureau qui se venge avant de mourir !

Georges LETELLIER.



La culotte de Monsieur Des Michels

Ils sont douze ou quinze bonshommes grassement payés habillés de soie, chamarrés, dorés, titrés, chargés de représenter auprès des cours étrangères la République française. Ce sont, dit-on, des diplomates ; ils jouent sur un vaste échiquier des destinées humaines ; ce sont Messieurs nos ambassadeurs. Le baron des Michels fait partie de la corporation.

Où diable la démocratie a-t-elle été dénicher ce gentilhomme qui pue la roture ? Nous ne savons. C'est, dit-on, un individu tout semblable au commun des mortels. La petite bossue du *Roman Parisien* aurait le droit de dire, après l'avoir vu : « Je croyais qu'un baron, c'était autre chose que ça ! »

Mais il y a M^{me} la baronne.

M^{me} la baronne arrive de Portugal. Le roi de l'endroit vient de lui conférer l'ordre d'Isabelle, la Catholique. Ordre fort rare, qui ne se donne aux femmes qu'après de sérieux examens. M^{me} la baronne les a subis avec succès.

Ne faut-il voir dans cette distinction qu'un échange de faveurs ? Est-ce caprice ? Est-ce galanterie ? Est-ce diplomatie ?

M^{me} des Michels a des mérites de femme, c'est indiscutable. Mais nous serions aise de savoir si le roi du Portugal n'a mesuré le ruban d'Isabelle que pour les beaux yeux de la baronne.

Si ce n'est qu'une question d'alcôve : bien. Mais on semble insinuer que c'est affaire de gouvernement.

Alors, ce n'est pas un ambassadeur que nous avons à Madrid, c'est une ambassadrice.

Déjà, il y a quelques mois, M. des Michels nous couvrait de ridicule. Il s'était accroupi si près de la gare d'Irun que les douaniers l'arrêtèrent pour avoir déposé des ordures au mépris des règlements. L'affaire sentit mauvais pendant plusieurs jours. Les dérangements intérieurs de M. des Michels faillirent causer des dérangements extérieurs. La guerre fut sur le point d'éclater à propos d'une question de cabinet.

Tout s'arrangea. L'employé de la gare est même révoqué. Justice espagnole : on punit ce modeste fonctionnaire parce que M. des Michels a eu la colique. Donc satisfaction nous est donnée. On a effacé les traces de l'oubli de M. le baron. Cette épopée a cessé de faire rire le boulevard.

Mais M^{me} des Michels recommence.

Ah ! d'une autre façon. Elle a, tout comme Armande, le dédain de la matière. Et c'est aux choses du bel esprit qu'elle s'occupe. La voilà décorée par une cour étrangère pour on ne sait quoi !

Il est clair que la baronne mène notre politique en Espagne. Le baron obéit. Elle peut être habile — sauf les jours où elle le purge dans les environs d'Irun. Néanmoins, cette allure est inconvenante. M. le baron s'accommode de laisser sa femme maîtresse : ça le regarde... Mais l'ambassade n'est pas un ménage. Aux mains d'une femme, les affaires étrangères sont bientôt des affaires étranges.

Monsieur Jules Ferry, regardez donc un peu du côté des Pyrénées ; il y a là un M. des Michels, qui est fort embarrassé de sa culotte de diplomate depuis qu'il a eu la maladresse de la mettre bas à la gare d'Irun, il la fait porter par sa femme.

GNAFRON.



Jeudi. — On a exécuté Campi — et on interdit la course de Taureaux. Le gouvernement à horreur du sang — excepté du sang humain.

Vendredi. — D'après les statistiques officielles, les dettes de la municipalité lyonnaise croissent tous les ans, en raison proportionnelle de la bassesse de ses fonctionnaires.

Samedi. — On prétendait hier dans un groupe politique que le frère de Campi était connu, on sait que ce frère est soldat dans l'armée. Le père de l'assassin Campi ça pourrait bien être M. de Gallifet.

Dimanche. — L'opportunisme triomphe sur toute la ligne. Le *Progrès* et le *Lyon Républicain* illuminent. On voit plus clair devant leurs boutiques que dans leurs consciences.

Lundi. — Les journaux officiels et officieux annoncent que plusieurs préfets vont être relevés de leurs fonctions.

On n'avoue pas avec plus de candeur que ces gens là s'étaient abaissés en servant M. Ferry.

Mardi. — Les royaux nous promettent de remédier à l'état de nos finances.

Le 22 janvier 1870, on constatait dans le budget Chevreau, à Lyon, une dette de 63 millions 706,707 fr. 92 c.

Mercredi. — La granulose politique continue en Corse.

Les opportunistes propriétaires ont menacé de chasser ceux de leurs locataires qui ne voteraient pas bien. N'oubliez pas messieurs que nous sont la force.

POLYTE.

IL Y A UN SIÈCLE

Le 27 avril 1784, Paris voit ceci : Sous les piliers du Théâtre-Français, une foule énorme, tumultueuse, grondeuse, sorte de flot révolutionnaire, disperse la garde, enfonce les portes, brise les grilles de fer. Depuis la veille, des individus sont là, beaucoup ont passé la nuit. Cette affluence de populaire rappelle le Mississippi de la rue Quincampoix. A côté des gagne-petits sont des cordons-bleus ; des gens de qualité coudoient des gens en condition. M. d'Albignac sollicite un parterre debout ; des princes du sang essaient d'acheter, à prix d'or, la place convenue par un bourgeois de Paris. Les valets de pied de M^{me} la duchesse de Bourbon attendent la distribution des billets. Des dames du monde, — du monde collet-monté et talon-rouge d'alors, — ont traité d'égal à égal des comédiennes. Mme la duchesse de Penthièvre fait des révérences à la Contat ; la princesse de Conti supplie en grâce Sophie Arnould de lui réserver une place sur le théâtre. Une loge d'avant-scène vaut 612 livres.

Le 27 avril 1784, le Théâtre-Français allait donner la première représentation du *Mariage de Figaro*.

Événement littéraire ? Plus que cela : événement historique. Ce fut quelque chose comme la préface scénique de la

Révolution française. Les braves qui soulignèrent, ce soir-là, les sarcasmes du spirituel barbier espagnol, firent osciller la Bastille sur ses lourdes assises de pierre.

Cette salle fut la plus houleuse de toutes celles qu'on avait vues déjà. On avait montré un empressement semblable pour entendre une platitude de madame Scudéry; mais ici, c'était moins la curiosité qui était en éveil que la passion. Quand, à cinq heures et demie, le rideau se leva, les apostrophes se croisèrent. La vieille noblesse ripostait aux sarcasmes de la nouvelle, qui allait chercher dans les sensations d'un nouveau régime le réveil de ses nerfs alanguis.

Nous avons revu ces combats. *Antony*, *Hernani*, le *Chiffonnier de Paris* et tant d'autres pièces, ont soulevé d'épouvantables orages, mais ce n'étaient que des luttes de style. Le *Mariage de Figaro* fut le procès d'un monde.

Ces cinq actes furent écoutés au milieu d'une fièvre intense. Ceux-ci applaudissant, ceux-là sifflant. Le parterre, dit un contemporain, « hurlait de joie. » Le comte d'Artois était blême d'effroi. Il se souvint de cette soirée, plus tard, quand il fut Charles X. C'est sans doute pourquoi il interdit à la seconde le *Roi s'amuse*.

Jusqu'à minuit, le Théâtre-Français demeura un champ clos. Il faut regretter qu'aucun historien n'ait relevé les propos qui se tinrent cette nuit-là.

On entendit seulement, à la sortie, le bailli de Suffren disant à d'Albignac : « M. de Beaumarchais a gagné tout ce que la monarchie a perdu ! »

Le fait est que cette représentation fut une émeute. Elle fut le prologue d'une révolution. Pièce hardie, étourdissante de cynisme, écrite dans un style encore inconnu, plutôt un pamphlet qu'une comédie; en tout cas, le tableau piquant,

osé, vrai, cruel, amèrement joyeux, plaisant et sévère, d'un ordre social pourri. La magistrature ridiculisée, la famille méconnue, le mariage bafoué, la noblesse dégradée; toute la vieille société ébranlée par les poignants décrets d'un sceptique et d'un philosophe. Ce fut le coup de foudre. Le poète qui maniait si habilement la fronde venait d'atteindre le colosse à la tête.

Il n'y manquait pas même, à cette satire élégante, cette pointe de licence qui mit en feu les palais blasés des roués. La pièce était chaude d'un bout à l'autre et faisait courir dans les veines toute la gamme des frissons.

Il y a cent ans que, pour le *Mariage de Figaro*, se sont allumées les chandelles de la rampe. Nous saluons cette date; elle nous appartient. Ce ne fut que cinq ans plus tard que s'écroula la Bastille, ce ne fut que dix ans plus tard que tomba la tête d'un roi, mais les braves du Théâtre-Français, l'effondrement de la prison monarchique, le roulement des tambours de Santerre sont un même bruit qui va crescendo.

Le phénomène séculaire se reproduit à notre époque. Comme la noblesse d'alors applaudissait avec fureur aux traits mordants, aux insolentes allusions qui marquaient son front d'un tel déshonneur, la bourgeoisie applaudit avec une délirante passion la comédie moderne, qui stigmatise sa vanité, sa couardise, son égoïsme étroit et ses basses rancunes.

Il ne nous manque qu'un Beaumarchais pour synthétiser en un éclat de rire gigantesque, allant de Rabelais à Shakespeare, et de Montaigne à Michel Cervantès, les puissants d'aujourd'hui, héritiers des puissants d'hier, ayant tous les vices de leurs devanciers sans en avoir les élégances.

En l'attendant celui-là, nous nous serrons les coudes, nous, les prolétaires et les oubliés, qui avons dû « déployer

plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes », et nous crions bravo à la *Folle journée*, le coup le plus hardi, le plus adroit, le plus funeste qui fut porté à l'ancienne société française.

COGNE-DRU.

CHRONIQUE DU POULAILLIER



La nouvelle transformation du journal va nous permettre d'étendre davantage notre chronique du poulaillier.

Cette semaine est veuve d'événements importants. La *Mascotte* tient toujours l'affiche avec M. TAUFFENBERGER et M^{me} BIANCA-SIVORI. On annonce *François les bas bleus*.

On vient de reprendre les *Deux Orphelins*. Il y aurait beaucoup de choses à dire, mais INTÉRIM n'a pas la science de Polyte du Plateau.

Donc, à dater de jeudi prochain, le *Guignol*, complètement transformé, accordera aux théâtres municipaux, la large place qui leur est due.

INTÉRIM.

Le Gérant, F. LOUBAUD.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRES

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguiste, 12, Rue Tupin, Lyon

Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

Les actionnaires de la Compagnie générale Transatlantique réunis en assemblée générale ordinaire viennent d'approuver toutes les opérations de l'exercice 1883 et fixer à trente-cinq francs le dividende de cet exercice. Ils ont, en outre, donné leur approbation complète au renouvellement des contrats avec l'État pour les services postaux maritimes de l'Atlantique jusqu'en 1901. La situation excellente de la Compagnie a été très remarquée et l'on doit voir de la hausse sur ses titres, actions et obligations. Les autres Compagnies maritimes, dont les opérations ne sont pas moins prospères, ont toutefois à compter très prochainement avec les ressources exceptionnelles dont elles ont joui jusqu'ici. Les subventions accordées aux Messageries maritimes expirent en 1888, et plusieurs ne seront pas renouvelées; les primes à la marine marchande dont bénéficient les chargeurs réunis cesseront d'être accordées dans quelques années. La Compagnie générale transatlantique a ses subventions pour les services de l'Atlantique assurés jusqu'en 1901, et elle s'est rendue absolument maîtresse de la navigation postale dans la Méditerranée, de la Tripolitaine au Maroc. Les actionnaires et les obligataires ont donc devant eux un long avenir de revenus assurés.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 10
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 20/0
A CINQ Jours de vue 30/0
A six mois 41/20/0
A un an et au dessus. . . 50/0
Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs
Coupons, Renseignements
Emissions

LOTÉRIE DES ARTS DÉCORATIFS

DERNIER TIRAGE

31 Juillet prochain

DIX GROS LOTS

UN Lot de 500.000 F.

Un Lot de 200.000 Fr.

4 lots de 100.000 fr. — 20 lots de 10.000 fr.
4 lots de 50.000 — 100 lots de 1.000 —
8 lots de 25.000 — 400 lots de 500 —

Au total 538 lots formant

DEUX MILLIONS

PAYABLES EN ESPÈCES

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France

Les billets sont délivrés contre espèces, chèques ou mandats à l'ordre de M. Henri AVENEL, Directeur de la Loterie, Palais de l'Industrie, Porte IV, Champs-Élysées, Paris.

L'Exposition de Calcutta vient de se terminer par la distribution des récompenses.

Dans la section française, ce sont les ateliers *Decauville aîné, de Petit-Bourg*, près Paris, qui ont été le plus souvent nommés; ils ont obtenu cinq récompenses et entre autres le premier prix des chemins de fer portatifs, en battant six concurrents anglais. A la suite de ce succès, les ateliers de Petit-Bourg ont obtenu un ordre considérable du gouvernement anglais.

DESTRUCTION INFAILLIBLE

DES
Punaises, Pucelles, Poux, Mouches, Cou-sins, Cafards, Chenilles, Fourmis, Mites, Charançons, etc.

Le kilog., 12 fr., 100 gr., par poste, 1 fr. 95
— E. GALZY, fabricant, rue Bugeaud, LYON.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, Rue de la Bourse, 8 et 10

La Banque générale de Lyon délivre sans frais à ses guichets des obligations du Chemin de fer de Saint-Victor à Thyzy, au prix de 250 fr., remboursables à 300 fr. Intérêt annuel de 12 fr. 50, payable le 30 juin et le 30 décembre de chaque année.

Le tirage aura lieu en juin prochain. c o

AU CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

BRIDE-LES-BAINS (Savoie) GRAND HOTEL DES BAIGNEURS

Maison LAISSUS

TENU PAR M. J. ARPIN

Ouvert du 20 mai à la fin de septembre
Omnibus spécial pour les bains de Salins.
Prix réduits pour les mois de juin et septembre.

BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

Préparation AUX EXAMENS

Brevets, Baccalauréats, Ecoles

Leçons particulières à domicile et au siège de la Société pour jeunes gens des deux sexes, par une association de professeurs instruits et expérimentés (langues vivantes, comptabilité commerciale, dessin

Piano et Dessin

31, rue Centrale, 31

LE DERNIER MOT

SUR LA MÉMOIRE

L'Art de ne jamais oublier

Enseigné à fond par correspondance. Nouveau système fondé sur la physiologie, se dispense entièrement des points de repère, mots de rappel, clefs, localités et associations de la Mnémotechnie. Un livre quelconque appris par une seule lecture. Prospectus francs. A. LOISSETTE, 37, New-Oxford Street, Londres.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

Tirage définitif de la LOTÉRIE DES ARTS DÉCORATIFS, très prochainement. La seule qui ait Deux Millions de francs de Lots et un gros Lot de 500,000 francs.
(Voir aux annonces.)

PASTILLES DU D^r SOLENNE au Thymate de soude

Infatigable contre les affections de la bouche, de la gorge et du larynx, telles que : laryngite, gingivite, aphtes, déchaussement des gencives, angine, escarcelle, etc., etc.

Prepared and sold by Dr Solenne, London.

PRIX DE LA BOITE : 3 FR.

Dépôt général : Pharmacie Moderne de Lyon, rue Sainte-Catherine, 5, et Pharmacie des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 47, et principales pharmacies. — Envoi contre timbres-poste.



CIDRE nous envoyons franco et absolument gratis la méthode détaillée pour fabriquer soi-même sans ustensiles particuliers les cidres, bières, vins de raisins secs de 6 à 15 cent. le litre. — Liqueurs, Cognac, Rhum, Kirsch, etc. 50 0/0 économie. — Ecrire à M. C. BRIATTE fils et C^{ie}, négociants, à Prémont, près Rohain (Aisne). Ajouter 15 centimes pour envoi franco.

GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX

Artistique, Commerciale et Administrative

SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER

TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72

(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoiries, etc., etc.

L'OPPORTUNISTE

LYONNAIS

Jeudi 8 Mai 1884.

TROIS SOUS

19 Floréal an XII

Aux Lecteurs

Notre région est très riche en journaux indépendants. Chaque matin, Lyon est inondé de feuilles ayant une opinion bien à eux. Pour défendre le gouvernement : personne.

Ce pauvre gouvernement a contre lui le *Nouvel-iste*, l'*Express*, le *Courrier de Lyon*, le *Salut Public*, le *Petit Lyonnais*, l'*Ancien Guignol*, et surtout le *Lyon Républicain*, dont la franchise est si remarquable et le *Progrès* qui défend si vaillamment les intérêts de la démocratie. Il n'y avait qu'un journal opportuniste l'*Avenir de Lyon*. (La *Lanterne*, le *Gaulois*, le *Clairon* l'ont constaté.) Eh bien l'*Avenir* est poursuivi par la haine de ces infâmes radicaux.

Cette situation nous a profondément peines. Nous n'aimons pas voir le gouvernement, c'est-à-dire, les ministres, les préfets, les fonctionnaires, enfin tous les gens qui disposent de fonds secrets, assommés à coups de trognons de pommes ; nous étions une demi-douzaine d'anciens valets de chambre, nous avons mis non nos plumes — nous n'en avons pas — mais nos plumeaux au service de M. Jules Ferry.

Il nous donne trente francs par mois, le sucre et le savon. Il y aura une gratification annuelle — prélevée sur le budget de la police si nous sommes bien sages. Ma foi écoutez donc, c'est déjà quelque chose, avec ça, que nous aurons peut-être quelques affiches à imprimer. Du reste, nous nous promettons bien d'esquinter tous ceux qui feront faire leurs affiches ailleurs que chez nous.

Lecteurs, opportunistes sommes, opportunistes resterons — à moins qu'on offre davantage.

Le besoin d'un journal opportuniste se faisait presque autant sentir à Lyon que les égouts de la Guillotière.

LA RÉDACTION.

L'UNION FAIT LA FARCE

Il faut le répéter sur tous les tons. Tant que le soleil tournera, l'union il n'y a que ça ! Depuis quatre ans, les républicains sont divisés. A quoi arrivent-ils : à rien ! Ainsi, dimanche dernier ils ont failli casser la pipe à Chéron. C'est pourtant un bon, Chéron. Une des plus jolies barbes du parti. Mais voilà, on crée des scissions, on veut faire les malins. Il y a des jeunes pleins d'impatience qui veulent tout avaler. Heureusement que nous *sous* là, nous les vrais républicains, les purs, sans alliance, incassables comme les crayons Mangin.

Ah ! ces jeunes, tous lâches ! Ils sont nés en 1857 ou 1858 — et ils ne se sont pas seulement battus en 51. En 48 ils se cachaient — dans le ventre de leur mère. Tas de capons. Nous, au moins, nous étions sur la brèche, nous baptisions déjà les cloches qui devaient sonner les *Te Deum* pour la République où nous criions : Vive l'Empereur ! pour mieux le perdre.

Allons-nous toujours nous tenir comme ça à couteaux tirés. Non, n'est-ce pas ? Les républicains ont compris leur devoir. Déjà ils ont fait la conciliation au deuxième arrondissement. Nous avons été bons princes, nous leur avons laissé porter sur la liste le sans-culotte Javot, mais il faut bien faire des concessions de part et d'autre.

Au sixième nous avons été plus généreux encore. Qui n'a vu notre liste du sixième n'a rien vu. C'est un petit chef d'œuvre en son genre. C'est pas le *Progrès* qui aurait trouvé ça, allez. Il n'aurait pas voulu employer ce truc à la Robert-Houdin, mais nous autres opportunistes, ça nous est parfaitement égal.

Nous faisons de la confusion. Est-ce qu'un grand poète n'a pas dit : dans le mot : confrère, il y a le mot : frère. Dans le mot confusion : il y a fusion — au moins.

Donc fusion et confusion, opportunistement parlant, c'est la même chose.

Citoyens, si vous voulez en croire notre vieille expérience, vous abandonnez les songe-creux, les utopistes qui demandent des choses impossibles pour être populaires, comme par exemple, une meilleure répartition des impôts, une diminution du personnel, une surveillance plus active dans les divers services, un plus grand souci de l'hygiène publique ; toutes choses qui sont des monstruosités. Ainsi les

réformes que réclament les socialistes sont les mêmes que celles qu'on réclamait sous l'empire. Sous l'empire ! Il y a quinze ans. Les socialistes en sont encore là, à répéter ce qu'ils disaient il y a quinze ans.

Retardent-ils assez tout de même ? Tous ceux qui veulent que la France soit tranquille au dedans et au dehors se sépareront sans bruit, sans éclat de leurs dangereux compagnons politiques et viendront se ranger sous notre panache blanc s'ils ne les conduisent pas au chemin de la gloire et de l'honneur, il les conduira toujours quelque part : ils verront bien où.

La réaction relève la tête : il n'y a qu'un moyen de l'étonner, c'est de se montrer plus réactionnaire qu'elle, alors elle abandonnera la partie en disant : « Eh ! bien, non décidément on ne peut pas piger avec ces opportunistes, nous n'avons pas encore creusé une fosse pour enfouir une réforme, qu'il y a déjà huit jours qu'ils l'ont enterrée ! »

Nous avons ça de bon : nous sommes malins, aussi vous pouvez nous en croire quand nous vous disons : *L'Union fait la farce !*

SCRUTIN DU 11 MAI

LISTE DE CONCILIATION

PREMIER ARRONDISSEMENT

Dubois, l'adjoint qu'on sait.
Vignat connaît le truc.
Geneste fera des affiches à l'imprimerie.
Martinière, fabricant de dynamite.
Mangin, célèbre publiciste français.

III^e ARRONDISSEMENT

Bouvier (pour moutons de Panurge).
Palandre, ancien candidat réactionnaire.
Valensaut, un chouette.
Bataille (rien de Lissagaray).
Bérouton, fabricant de dynamite.
Claret, fera des bâts pour ses électeurs.
Comte, ... avoir des commandes.
Damont, républicain.

— Pichat, opportuniste.

V^e ARRONDISSEMENT

Despeignes pour démêler les intrigues.
Enou ? Point d'interrogation.
Blanc de ses ruses.
Guillot mou
Blain, conseiller sorti.
Bizet, serrurier, ennemi du système Fichet.
Ballay, plumeau futur.
Bonnard-Ramollet.
Courtois, ex-quelque chose.
M^e Minard, avocat criminel.

VI^e ARRONDISSEMENT

Delaroche (Léon), 2^e chanoine.
Evrard, marchand de *Progrès*.
Mangin, marchand de crayons.
Jantet, patriote breveté.
Marc-Guyaz, ourdisseur.
Chéron, fabricant de culottes pour Joséphine.
Bouffier, candidat esthétique.
Dubois, maire II.
Marietton les chiens et va-t-en ville.
Chevallard pour boucher un trou.

NOTRE TÉLÉPHONE

Nous ne reculons devant aucune dépense. Aussi nous avons installé un téléphone dans notre administration : téléphone spécial communiquant avec la Préfecture.

De plus, on a appliqué à l'office — je veux dire à la rédaction — un tableau avertisseur. Nous savons si c'est madame ou monsieur — je veux dire — le maire ou l'adjoint qui ont besoin de nos services.

Services spéciaux de l'*Opportuniste*.

Afin d'être renseigné sur tout ; nous avons attaché à la rédaction des agents en civils, ils se réunissent tous les soirs à la Mouche et de là bourdonnent dans toutes les directions. L'un d'entre eux est spécialement chargé de surveiller les mœurs des républicains socialistes — ce qui est d'autant plus aisé que les socialistes n'ont pas de mœurs.

EVANGILE SELON SAINT-MARC (GUYAZ)

CHAPITRE IV

9. Et il leur dit : que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende.

10. Et quand il fut en particulier ceux que étaient autour de lui l'interrogèrent.

11. Et il leur dit : il vous est donné de connaître les mystères de l'opportunisme, mais pour ceux qui sont dehors tout se traite par des fariboles.

12. De sorte qu'en voyant ils voient et n'aperçoivent point ; et qu'en entendant ils entendent et ne comprennent point ; de peur qu'ils ne se convertissent à la confusion et que les républicains sincères soient nommés.

13. Il dit encore : apporte-t-on une chandelle pour la mettre sur un chandelier ? n'est-ce pas pour la mettre sous un boisseau.

14. Il parlait ainsi en haine d'un pharisien appelé Portalis. Car en ce temps là Portalis vint à Lyon et fut candidat malheureux.

CHAPITRE XIV

66. Or comme Guyaz était dans une liste modérée. Un électeur s'arrêta.

67. Et voyant Guyaz qui se chauffait au soleil opportuniste, il le regarda en face et lui dit ! « Et toi, tu étais jadis avec les socialistes ? »

68. Mais il le nia en principe, disant, je ne connais que le *Progrès*, et M. Delaroche ; il s'en alla et le coq orléaniste chanta.

69. Et cet électeur l'ayant encore vu se mit à dire aux citoyens qui étaient présents : « Cet homme était des nôtres ! »

70. Mais il tourna les talons. Et un peu après, ceux qui étaient présents dirent à Guyaz : « Tu es socialiste, ton langage jadis était semblable au leur. »

71. Alors il commença à faire des imprécations en articles de fond et à jurer : « Je ne connais point ce parti : Voyez plutôt mes ongles. »

72. Et le fait est qu'il avait de beaux ongles, roses, effilés comme des griffes, au bout de ses doigts blanchis par cette pâte d'amande qui se nomme : Oisiveté.

73. Et le coq orléaniste chanta pour la seconde fois et Guyaz se ressouvint d'une parole qui lui avait été dite, un peu avant Belley : « Avant que le coq gaulois ait chanté deux fois, tu renieras le socialisme trois fois... »

74. Mais Guyaz ne le crut pas parce qu'il se disait : le coq c'est moi.

NOS INFORMATIONS

(Par fil tout ce qu'il y a de plus rapide).

La santé de M. Ferry.

M. le président du Conseil, avait été attrapé d'un certain refroidissement aux fêtes de Cahors. Du reste, c'est un effet de la température. Le pays lui-même s'est refroidi beaucoup. L'illustre malade va beaucoup mieux. Il a dit à ses intimes, avec cette bonté qui est l'apanage des grandes âmes, ce mot où perçait une fleur d'ironie :

— J'espère, ne pas garder la chambre longtemps.

Toujours Campi !

On sait enfin le véritable nom de ce misérable qui avait assassiné « des bourgeois de Paris. » Il ne serait autre qu'un socialiste très connu.

L'illustre malade aurait dit à ses intimes, avec cette bonté qui est l'apanage des grandes âmes, ce mot où perçait une fleur d'ironie :

— Campi pour lui ! fallait pas qu'y aille !

Les fortifications de Paris.

La commission nommée à l'effet de démolir les fortifications qui entourent la capitale, s'est rendue auprès de M. le président du Conseil, quoique souffrant, il les a reçus dans son cabinet ; il était en bonnet de coton et en caleçon. On lui a exposé les considérations, militant en faveur du maintien de ces travaux stratégiques.

L'illustre malade aurait dit à ces messieurs, avec cette bonté qui est l'apanage des grandes âmes, ce mot où perçait une fleur d'ironie :

— Mon Dieu, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on enlève les portes de Paris, s'il arrive un deuxième siège, ça m'évitera la peine de les ouvrir !

Le Gérant, E. LOUBAUD.

LYON. — IMP. MODERNE, COURS DE LA LIBERTÉ, 70